

Irène TAMBA, *Le hérisson et le renard : une piquante
alliance*

Paris, Klincksieck, 2012, 160 pages

Guy Achard-Bayle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8746>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8746](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8746)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 242-245

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Guy Achard-Bayle, « Irène TAMBA, *Le hérisson et le renard : une piquante alliance* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8746> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8746>

Tous droits réservés

pureté linguistique. En 1982, Alain Berrendonner (*L'éternel grammairien*, Berne, P. Lang, 1982) dénonçait déjà l'éternel grammairien qui subsiste en chaque linguiste. Lorsque Gudrun Ledegen (pp. 349-374) présente le concept de norme, et sa matérialisation plurielle : normes (objectives, descriptives, prescriptives, évaluatives, fantasmées), elle ouvre alors, en quelque sorte, la boîte de Pandore... mais elle montre bien que les approches non mononormatives ne constituent jamais, et en aucun cas, un obstacle à l'appropriation et à l'usage des normes dominantes. Car les « Variations et changements linguistiques » qu'exposent, *in fine*, la même Gudrun Ledegen et Isabelle Léglise (pp. 399-417), ne peuvent être définis que par référence à des facteurs linguistique stables dont il est difficile d'identifier la nature intrinsèque puisque ces éléments résultent d'une interaction complexe d'éléments sociaux, attitudeaux et sémiotiques. Dans la postface (pp. 419-427) de ce volume, les directeurs de la publication reviennent sur la grande absente du volume, la typologie, parfois évoquée, rarement convoquée, presque toujours négligée au motif « qu'elle vient en surplomb des différentes facettes que les contributeurs ont explorées » (p. 419) et plaident à juste titre, avec de bons arguments, en faveur de l'ouverture d'une voie sociolinguistique à l'entreprise typologique, et c'est évidemment là qu'il faudrait pouvoir rappeler les travaux de François Jacquesson (*L'Anti-code*, Paris, H. Champion, 2008).

En résumé, chaque contribution étant, d'une part, accompagnée d'une substantielle bibliographie et, d'autre part, fortement soucieuse de tisser des liens avec les autres composantes du volume, compte tenu, également, du soin typographique extrême auquel nous ont habitués ENS Éditions, nous tenons là un ouvrage singulier, suggestif et stimulant dont le principal mérite est d'ouvrir constamment des pistes pour la discussion et le démantèlement critique des idées toutes faites sur les aspects du langage et des langues qui dérangent le conditionnement idéologique dominant des linguistiques soi-disant objectives parce que simplement descriptives.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Irène TAMBA, *Le hérisson et le renard : une piquante alliance*.

Paris, Klincksieck, 2012, 160 p.

Répondre à la question « Que veut dire l'assimilation des philosophes à des hérissons et des anthropologues à des renards ? » est l'objet et la visée inattendue de l'ouvrage animalier. Donnée en conclusion (p. 143), la

réponse est la suivante : « Les hérissons sont le symbole d'une pensée unitaire, qui ramène tout à un unique principe d'explication. Les renards, eux, symbolisent une pensée souple et diversifiée qui s'accorde à la multiplicité des phénomènes ». Soit, mais nombre d'autres questions surgissent immédiatement à l'esprit et suscitent la curiosité : la symbolique animale évoquée semble assez obscure, pour le sens commun s'entend ; même celle du renard – le rusé – qui est le plus familier des deux animaux concernés...

L'auteure en convient : pour arriver à ses fins, à cette fin, autrement dit « pour élucider le mystère de ce couple imagé », il lui aura fallu une « enquête quelque peu tortueuse » (*ibid.*). La source est un proverbe grec attribué à Archiloque (Archiloque, *Fragments*, trad. du grec et commenté par A. Bonnard, Paris, Les Belles Lettres, 2002) : « Il sait bien des tours le renard. Le hérisson n'en connaît qu'un ». On y voit un peu plus clair : le renard est rusé. Certes, mais tout aussi avisé... Quant au hérisson ? Pour lui, il faut attendre une glose du second siècle de notre ère pour trouver une explication : « L'unique stratégie défensive du hérisson – qui se protège derrière ses piquants en s'enroulant sur lui-même – l'emporte sur la multiplicité des ruses qu'invente le malin renard » (*ibid.*).

On connaît Irène Tamba pour ses travaux et ouvrages qui font référence en matière de sémantique, qu'il s'agisse de lexicologie et de sémantique générale (*La sémantique*, Paris, Presses universitaires de France, 2005), ou d'idiomaticité (*Le sens figuré*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 [1982]) : le présent ouvrage s'inscrit dans cette lignée. Pourtant, il étonne et même détonne un peu dans ladite lignée, au vu de la multiplicité des motifs qu'il déploie. Il s'agit d'abord, versant ou facette anthropologique, d'un ouvrage sur la symbolique du monde animal, mais aussi, facette zoologique, sur le monde animal, tant l'histoire naturelle, d'Aristote (*Histoire des animaux*, Paris, trad. du grec par J. Bertier, Gallimard, 1994) à Buffon (*Histoire des animaux*, 1749-1789, cité in : François Dagognet, *Le catalogue de la vie*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 72), nourrit cette symbolique, quand elle ne s'en imprègne pas. Il s'agit encore d'un ouvrage d'épistémologie ou d'histoire des sciences, puisque l'énigme à résoudre est, comme on l'a dit, celle de l'assimilation de champs du savoir ou de disciplines scientifiques, à travers ceux qui les incarnent, à des catégories ou des espèces animales : philosophes-hérissons, anthropologues-renards ; assimilation, que l'on doit, au xx^e siècle, au grand anthropologue (ceci explique cela) Clifford Geertz (*Savoir local, savoir global*, trad. de l'américain par Denise Paulme, Paris, Presses

universitaires de France, 1999 [1983]). Enfin, et peut-être surtout tant « l'enquête tortueuse » suit des méandres et s'attarde dans des contrées linguistiques, il s'agit d'un ouvrage sur le lexique et le sens... Essayons de refaire, brièvement, ce chemin.

L'ouvrage est composé de sept chapitres regroupés en trois parties. La première (pp. 13-43) comprend deux chapitres, tous deux consacrés à la « résurrection » du proverbe grec au ^{xx}e siècle (voir *supra*) : le premier – « Le couple métaphorique du renard et du hérisson chez Clifford Geertz » (pp. 15-26) – présente les travaux de Clifford Geertz, le second – « Stephen Jay Gould et le couple humaniste du renard et du hérisson » – (pp. 27-43) ceux de Stephen J. Gould (*Le renard et le hérisson*, trad. de l'américain par Nicolas Witkowski, Paris, Éd. Le Seuil, 2005 [2003]). Cette partie relèverait donc comme, on l'a dit, de l'histoire des sciences. Mais, nous en retenons aussi la démarche de l'auteure qui n'oublie pas pour son « enquête » sa méthode originelle : la chercheuse enquête donc, mais en linguiste, relevant pour commencer, chez Clifford Geertz (1999), les « occurrences du couple [lexical] renard-hérisson » (ch. I, p. 15). Elle en fait ensuite l'interprétation en contexte : les occurrences relevées sont citées dans des extraits de trois à six lignes ; cette interprétation textuelle et contextuelle lui permet de donner à son travail – proprement herméneutique – une dimension philologique : dans quels ouvrages ou quels textes, et particulièrement les dictionnaires de locutions, les recueils de fables et de contes, trouve-t-on la trace de ce couple animalier ?

Nulle part, ou tout comme, pour le Moyen Âge européen (p. 41, l'auteure a consulté la Base textuelle du moyen français – ^{xiv}-^{xv}e siècle) ; jusqu'à ce qu'Érasme rappelle le proverbe grec dans ses *Adages* (Jean-Christophe Saladin, dir., Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2011 [1515])... C'est ainsi qu'on peut dire, telle Irène Tamba, qu'Isaiah Berlin (*Le hérisson et le renard*, 1953, repris in : Isaiah Berlin, *Les Penseurs russes*, trad. de l'anglais par Olivier Dara, Paris, A. Michel, 1984) « ressuscite » l'image ou l'imagerie grecque au ^{xx}e siècle. Dans les milieux académiques anglo-saxons en l'occurrence, cette résurrection tardive permet à l'auteure de se poser une autre question qui ouvre un nouvel horizon linguistique et, plus exactement, soulève de nouvelles interrogations sur les relations langue(s)-culture(s). Car il s'agit d'envisager les langues et les significations qu'elles véhiculent et transmettent dans leur relation très étroite avec les cultures et les mentalités collectives : qu'est-ce qui explique qu'un proverbe ou un énoncé proverbial disparaît et réapparaît ainsi (accès : <http://alieno.msh-lorraine.fr/?q=fr/node/63>, consulté le 01/11/13) ?

Bien entendu, il est difficile de répondre à la première question, celle de la disparition. Pour la résurrection du proverbe à la Renaissance, elle s'explique aisément par le retour des humanistes aux textes de l'Antiquité gréco-romaine. Quant à sa réapparition au ^{xx}e siècle, elle est, on l'a vu, l'œuvre d'Isaiah Berlin (*op. cit.*, p. 57), qui tente de catégoriser « les écrivains, les penseurs et peut-être les êtres humains en général » par l'opposition, voire le « grand ayme que sépare ceux qui, d'une part, rapportent tout à une seule grande vision centrale [...] d'autre part, ceux qui poursuivent plusieurs fins ». Quant à Stephen J. Gould (2005, p. 15), il témoigne du succès (anglo-saxon) de cette catégorisation quand il écrit : « Il est dès lors devenu commun, chez les étudiants, de qualifier leurs artistes favoris (ou détestés) soit de hérissons tenaces [...] soit de renards à la curiosité inassouvie ».

Ainsi, si l'on laisse de côté la question de savoir pourquoi notre Moyen Âge, mais aussi nos ^{xvii}e, ^{xviii}e et ^{xx}e siècles n'ont rien retenu du hérisson, voit-on que la figure ou la symbolique (occidentale) du renard n'est pas uniforme : celui-ci incarne, tour à tour ou à la fois, ruse, intelligence, curiosité... Or, il a pu en aller de même pour le hérisson des Anciens. C'est donc à « démêler les composantes réalistes et mythiques qui s'entrecroisent dans les représentations collectives du renard et du hérisson et leur variation au cours du temps » (p. 43) qu'Irène Tamba consacre la suite de son ouvrage, en « part[ant] des stéréotypes lexicaux actuels du *renard* et du *hérisson* [pour les comparer] aux images attachées à leurs ancêtres latins – *echinus, vulpes* – et grecs – *echinos, álōpex* –, tout en [s']intéressant aux questions transversales posées par la classification des animaux et la motivation de leurs noms dans les nomenclatures savantes et folkloriques contemporaines et dans l'Antiquité gréco-latine » (p. 43).

La deuxième partie (pp. 45-113) commence donc par un chapitre (III, pp. 47-75) consacré aux « appellations et représentations actuelles » qui se fonde sur une étude de définitions en français, notamment dans le *Dictionnaire Hachette* 2006. Là encore, si l'on peut dire, le renard se fait remarquer, car le propos est de montrer, par ce biais lexical, que les définitions elles-mêmes véhiculent (reposent sur) des stéréotypes ; plus exactement, dans le fin travail sémantico-lexical qui est conduit, l'auteure fait remarquer que les stéréotypes sont précisément attachés aux noms d'espèce : si *rusé comme un renard* est acceptable, *rusé comme un fennec* ne l'est pas. Le chapitre est donc l'occasion pour l'auteure de reprendre ou d'approfondir ses/les recherches (Georges Kleiber, *La sémantique du prototype*, Paris,

Presses universitaires de France, 1990 ; *Problèmes de sémantique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999 ; Georges Kleiber, Irène Tamba, « L'hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie », *Langages*, 98, pp. 7-32) sur la catégorisation, ou les niveaux de catégorisations lexicales, ici dans leur relation aux classifications zoologiques. Pour autant, à la fin du chapitre (pp. 72-75), l'auteure, qui compare la fiche zoologique de *Vulpes vulpes* dans Wikipédia et la description lexicographique de *Renard* dans le *Dictionnaire Hachette* de 2006, montre que « les dénominations et les classifications des animaux relèvent [...] bien de deux systèmes distincts » (p. 73, en référence à Conrad Gesner) : « Les unités taxonomiques sont, par principe, monosémiques [...] loin des multiples valeurs que peuvent prendre les unités lexicales plurivoques ou polysémiques, comme *hérisson* ou *renard*... ». C'est que, en effet, les dénominations, par leur origine et leur usage, que l'on peut dire « vulgaires » (au sens de « folk » ou de « populaire ») comme dans Nancy A. Niedzielski, Dennis R. Preston, *folk linguistics*, Berlin, W. de Gruyter, 2000, ou Guy Achard-Bayle, Marie-Anne Paveau, coords, « Linguistique populaire ? », *Pratiques*, 139-140, 2000), « non seulement cristallisent des images [...] disparates et changeantes au fil du temps, mais en valorisent certains aspects par des transferts métaphoriques ».

Les deux chapitres suivants (pp. 77-89, 91-113) sont consacrés aux « ancêtres » grecs et romains du *renard* et du *hérisson*. Irène Tamba suit la même méthode, partant de dictionnaires (le Bailly, le Gaffiot) pour passer ensuite à la comparaison/confrontation lexicographie-zoologie (via, par exemple, *L'Histoire des animaux* d'Aristote) et arriver finalement au symbolisme animal (dans la *Rhétorique* du même ou encore les *Adages* d'Érasme). Ainsi peut-on expliquer le sens du proverbe ancien, d'Archiloque à Érasme : les animaux étudiés ici incarnent bien « deux types de savoirs antithétiques » (p. 87). Cette partie centrale de l'enquête (pp. 87-89) se fait réflexion sur le figement en général et les proverbes en particulier, et sur le rapport métaphorique fondamental que ceux-ci, comme les fables, instaurent entre mondes humain et animal. À ce moment-là, une explication de la « disparition » du *hérisson* de nos imaginaires et de nos énoncés sapientiels européens est avancée par Irène Tamba : « [À] y regarder de plus près, le proverbe imbrique deux caractéristiques du *hérisson* : celle de se protéger en se roulant sur lui-même parce qu'il est recouvert de piquants [...]. Or seul le repli sur soi est commun aux *hérissons* et aux hommes, à qui il est difficile de se couvrir de piquants protecteurs même par métaphore ! C'est là, pourrait-on dire, le

défaut de la cuirasse symbolique de ce proverbe, qui a dû en freiner l'extension ». Cette deuxième partie à deux pôles, dénominations et représentations actuelles versus anciennes (gréco-latines), se termine par un bilan comparatif : les deux pôles se rejoignent sans conteste pour le *renard*, tant en termes de référence (désignation d'une même espèce de mammifère dans les diverses langues-cultures), que de symbolique ; tandis que, avec le *hérisson*, les noms sont multiples, les référents se confondent (le *hérisson* et l'*oursin* sont désignés en grec par un même *echinos*)... Et, non sans humour, Irène Tamba de conclure : « On retrouve bien la dichotomie classificatoire de Berlin, mais en quelque sorte inversée : le *hérisson* est un *renard* au sens de Berlin, en raison de la pluralité de ses appellations, de la diversité des animaux auxquels il est assimilé et de l'hétérogénéité de ses représentations symboliques. Et, de son côté, le *renard* est un *hérisson* dans la classification de Berlin, lui qui reçoit une appellation unique, désigne primitivement une seule espèce de mammifère terrestre et est l'archétype animal de la ruse » (p. 113). Ce pourrait être le mot de la fin. Mais la question de la diversité des appellations et la question corrélatrice – et inverse – de la diversité des espèces auxquels un nom d'animal est « assimilé », ouvre à une autre problématique : l'homonymie dans la désignation des animaux. C'est l'objet de la dernière partie (pp. 115-142).

Comme la première, celle-ci comporte deux chapitres (pp. 117-125, 127-142) : relativement court, le premier est un traité de sémantique « concentré » en quelques pages, la question des « noms d'animaux » (titre du sixième chapitre) n'étant véritablement abordée que dans le suivant. Celui-ci n'en est pas moins indispensable pour clarifier, d'un point de vue métalinguistique, la question de la dénomination des espèces animales : c'est pourquoi il sert en quelque sorte d'introduction méthodologique ou épistémologique au suivant ; d'ailleurs, il est l'occasion (pour Irène Tamba) de rappeler l'importance des travaux pionniers de Michel Bréal (*Essai de sémantique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2005 [1897]) en matière de sémantique, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e : d'ailleurs, Michel Bréal en est l'inventeur, si l'on veut, puisqu'il crée le terme même dans et pour son *Essai*, fondateur de la discipline ; fondateur, si l'on considère ce que cet *Essai* apporte de nouveau par rapport à la linguistique historique alors dominante, qui ne s'intéresse alors qu'à l'étymologie des mots. Michel Bréal, lui, consacre ses travaux, entre autres, mais notamment, à la polysémie ; ce qui ramène à notre sujet : un nom d'animal (*zoonyme*) peut désigner diverses espèces (*homonymes*) ; les espèces peuvent être désignées de diverses manières (*polyonymie*).

Voilà donc l'objet de l'ultime chapitre (pp. 127-142). On trouve dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote, suivant les estimations, quelque 500 zoonymes parmi lesquels une vingtaine de polyonymes contre 140 homonymes. Cela permet à Irène Tamba (p. 130, suivant Janine Bertier, « Introduction », pp. 11-56, in : Aristote, *Histoire des animaux*, Paris, Gallimard, 1994) d'introduire la notion d'*homonymie métaphorique* qui fonde toute une partie de son travail et de ses chapitres antérieurs : « Le bœuf marin est un "squale" [bous] On suppose que l'aspect de sa tête a pu contribuer à sa dénomination. Même situation pour le "sanglier" [kapros] réputé émettre un grognement » (Aristote, *Histoire des animaux*, iv 9, 535b, 18, 1994). On retrouve le procédé métaphorique chez le latin Varron (*Lingua latina*) : *cuculus* (le coucou), *ulula* (la hulotte)... On peut en tirer divers enseignements : notamment qu'il « existe des matrices dénominatives plus ou moins productives [comme] le cri ou le chant, la couleur [enfin] le transfert métaphorique des noms d'animaux terrestres à des animaux aquatiques » (p. 133), comme pour le *hérisson des mers* (oursin) chez les Grecs...

Ensuite, se référant aux travaux du lexicologue Pierre Guiraud (*Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, 1986), qui parle de « sèmes lexicogéniques », Irène Tamba dégage les principales caractéristiques de l'homonymie métaphorique : le transfert se fait généralement de la terre vers la mer, mais aussi, plus rarement, vers les airs ; par contre, des noms d'oiseaux (mais non injureux !) peuvent être donnés à des animaux marins ; inversement, aucun nom d'animal terrestre ne tient son nom d'un animal marin... Dernière caractéristique : comme la plupart des motivations, l'amorçage métaphorique finit par se perdre ; qui s'en souvient ou s'en soucie pour le poisson appelé *mulet*, voire le *loup* (qui est lui un « poisson spécifié par le sème "voracité" » suivant Pierre Guiraud (*ibid.*, p. 234) ?

Ainsi rejoint-on la problématique plus générale du figement ou de l'idiomaticité « où le rapport entre la forme et le sens n'est plus perceptible » (p. 138). Mais pour finir, Irène Tamba – suivant encore François Dagognet (*Le catalogue de la vie*, Paris, Presses universitaires de France, 1970) et Pierre Guiraud, et celui-ci Claude Lévi-Strauss (*La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962) – rappelle que, au-delà du métaphorique, ce mode de désignation « constitue le code d'un système de classification » (Pierre Guiraud, *op. cit.*, p. 223) ; c'est donc une caractéristique dénominative qui « fonde les divisions entre les vivants [un] index [de] partition » (François Dagognet, *op. cit.*, p. 175).

Par ce final, on voit combien les intérêts et la méthode d'Irène Tamba sont ouverts à la diversité des sciences et combien l'auteure, via la « double fonction appellative et classificatoire » (p. 141) des zoonymes, tient à rappeler l'importance de la relation mots-monde. Pour le lecteur, cet attachement au réel et à ses dénominations dans toutes leurs motivations, mais aussi dans les caprices de leur fortune diverse, est la garantie d'un beau « voyage accompagné » : « tortueux » certes, comme l'écrit l'auteure, mais également maîtrisé, curieux et érudit, entre nature et culture. Il pourra donc facilement intéresser d'autres lecteurs ou spécialistes que les linguistes.

Guy Achard-Bayle

CREM, université de Lorraine, F-57000
guy.achardbayle@wanadoo.fr

Malika Temmar, coord., « Les sujets de l'énonciation » suivi de Jean-Marc DEFAYS, Deborah MEUNIER, coords., « La mobilité académique : discours, apprentissages et identités », *Le Discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, t. 3.2. 2012, 193 p.

La *Revue de linguistique française et d'analyse du discours* a pour ambition d'englober les travaux de recherche en français et sur la langue française depuis les sciences du langage jusqu'à la didactique dans une perspective de linguistique discursive. Pour cette livraison semestrielle, elle a privilégié les théories de l'énonciation. Ne dépassant pas les 200 pages, elle se veut légère. La rédactrice en chef est Laurence Rosier. Grâce à un comité de rédaction internationalement connu (voir Catherine Détrie, Dominique Maingueneau pour la France et Jean-Marie Klinkenberg pour la Belgique), elle veille à sa qualité bien avant sa diffusion. Le choix de l'éditeur, les Éditions modulaires européennes s'explique par le souci de préserver les mots de la langue, lesquels acquièrent leurs significations au fil des articles proposés à chaque livraison. Cette fois, ils donnent à lire des réflexions prenant position dans les débats actuels d'une part, sur l'énonciation et, d'autre part, sur la mobilité académique.

Comment détecter le dire, en tant que sujet de l'énonciation ? En linguistique, le sujet varie selon la perspective que privilégie l'approche ciblée : la langue, l'énonciation, le discours, etc. Les douze contributions font de ce numéro une interrogation sur la notion de sujet prenant en compte la langue et le discours en éclairant les attributions du dire (l'auctorialité). Ces réflexions s'insèrent dans le développement de la linguistique avec l'« intersubjectivité » (Antoine Culioli, « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives :